

Ils sont assis l'un en face de l'autre, le flic et Anne. Pas la peine de parler du flic. De toute façon, il va disparaître de l'histoire après ce chapitre. Disons que c'est celui qui est de garde cette nuit-là au commissariat.

Donc, Anne. C'est elle qui parle, elle répond aux questions du flic.

50 ans, enfin presque. Documentaliste en lycée à Antony. Mariée à Christian Prieur, chirurgien-dentiste. Aujourd'hui c'était leur anniversaire de mariage. C'est pour le fêter qu'ils sont venus écouter *Don Giovanni*. Choix bizarre, à y réfléchir, *Les Noces*, ça aurait été plus approprié, mais ça s'est trouvé comme ça.

Le flic ne dit rien, il laisse venir, écrit sur son bloc. Anne soupire, j'en étais où ? Oui... tout se passait au mieux, les voix magnifiques, le type qui joue Don Juan très... bref, à l'entracte, Christian a proposé de boire du champagne au bar du foyer. Une cohue invraisemblable, comme d'habitude. Mais Christian, avec son mètre 92...

Anne laisse son regard errer sur la laideur de la pièce, le mobilier de métal, les traces noires au-dessus du radiateur, et derrière le store déglingué, la nuit et les lumières des Champs Élysées.

Le flic attend.

On a bu. C'était plaisant, tout était plaisant. On a ri. On a parlé. De quoi ? De tout, de rien. De la fille qui chante Zerline. De ma robe neuve. Anne passe la main sur sa cuisse et lisse le tissu bleu. Du dîner après. Un rite entre nous, je ne sais jamais dans quel restaurant... Puis je suis partie aux toilettes, il y avait une queue interminable et quand je suis revenue...

Anne se tait, le flic la regarde, les yeux flous derrière ses lunettes carrées. Myope, lui aussi.

Elle s'éclaircit la voix. Je l'ai cherché partout. Au foyer, dans les couloirs, dans les escaliers. Je suis même allée dehors, sur le trottoir, au milieu des fumeurs.

Non il ne fume pas, mais il faisait chaud, très chaud à l'intérieur, il aurait pu avoir envie du froid du dehors.

Le portable ? Non. Enfin, si, on en a un. Je veux dire chacun le sien. Mais au spectacle, on le met en mode avion.

Oui bien sûr, je l'ai rallumé, je l'ai appelé, suis tombée sur sa messagerie. Évidemment.

Je suis retournée à l'intérieur, je pensais qu'il était lui-aussi parti à ma recherche, qu'on s'était croisés sans se voir, qu'il m'attendait assis dans la salle, à sa place.

Elle avale sa salive et se tait. Un silence que n'interrompt pas le flic qui dessine maintenant des fleurs en marge de ses notes. De grosses fleurs psychédéliques qui se tordent et envahissent la feuille.

Il n'y était pas. Je l'ai attendu là. Je me suis dit c'est comme quand on se perd en forêt, il faut retourner au dernier lieu où on était ensemble. Je n'osais plus bouger. Ça s'est mis à sonner, cette horrible sonnerie

qui dure des heures. J'étais sûre qu'il allait surgir, me taper sur l'épaule, se glisser sur le fauteuil à côté de moi.

Tout le monde a fini par se rasseoir. Les lumières se sont éteintes. La musique a commencé.

J'avais trop attendu. Coincée au milieu du rang. Impossible de bouger sans faire scandale. Je n'ai pas osé. C'est idiot je sais, j'aurais dû obliger les gens à se relever, à me laisser passer, mais je n'ai pas osé.

Anne sent la migraine grattouiller au fond de son œil droit, elle appuie la nuque contre le dossier du fauteuil, ferme les yeux pour échapper à la lumière, à la douleur qui se vautre dans sa tempe.

Je suis restée là. En panique totale. À me faire des films : un AVC, un infarctus, ou même un accident dehors dans la rue, si quelqu'un l'avait appelé et que le réseau...

Qui ? Je ne sais pas. Un des enfants. Ou sa mère. Ou la mienne. Oui, vous avez raison – Anne soupire sans rouvrir les yeux – il aurait fallu qu'il le rallume. Je n'y ai même pas pensé. Comme quoi...

J'étais là dans ce fauteuil, à me raisonner. Il y avait sûrement une explication. Peut-être n'avait-il pas eu le temps, tout simplement. S'il était sorti, par exemple. Peut-être était-il parké dans le coin des retardataires, devant l'écran de retransmission. Ça arrivait parfois qu'il rate les débuts. Sauf que là ce n'était pas le début. Je me suis rassurée comme ça. Je me répétais qu'à la fin, je le retrouverais devant la porte. Il serait là à m'attendre.

En attendant, ça durait, ça durait, l'opéra je veux dire. Interminable, je n'en pouvais plus, je n'avais qu'une hâte. Dès que ça a été fini, je me suis pré-

cipitée, les gens râlaient autour de moi, je m'en fichais, sortir de cet endroit, il n'y avait plus que ça qui comptait.

Il n'était pas sur le palier.

J'ai foncé au vestiaire. Et là non plus, il n'était pas.

Alors je me suis dit il est arrivé quelque chose. Quelque chose de grave. J'ai alerté la sécurité du théâtre, ils ont tout fouillé, de fond en comble.

Son manteau ? Mais si, justement, il était toujours au vestiaire. La dame me l'a donné, en même temps que le mien, c'est moi qui avais le ticket. Bien sûr, j'ai fouillé les poches. Rien, enfin des bricoles, mais ni clefs, ni portefeuille, ni portable. Oui, dans son veston, j'imagine. Mais le manteau, quand même, avec le froid qu'il fait, comment a-t-il pu ? Elle serre le loden qu'elle a gardé sur ses genoux, frotte sa joue contre la laine du col, une fois, deux fois, et pleure.

En attendant qu'elle se calme, pour qu'elle se calme peut-être, le flic se met à parler. Penché vers elle par-dessus son bureau, avec des gestes des mains. Cordial, rassurant, marquant des pauses entre les mots.

Avant de vous affoler, Madame, il ne faut pas exclure l'hypothèse d'une explication toute bête, toute simple. Par exemple, qu'il soit parti volontairement. C'est un adulte. A priori en possession de toutes ses facultés. Vous parlez d'anniversaire de mariage, mais justement il est possible... il arrive que ce soit ça qui... les anniversaires, ça fait remonter les souvenirs... la charge symbolique... le temps qui passe... il a pu soudain se sentir mal avec cette idée de fête. Et décider comme ça, sur une impulsion, de partir. Faire une

fugue, en quelque sorte. C'est comme ça que ça s'appelle.

Anne s'agace du débit lent et articulé du flic. Comme si elle était étrangère et qu'elle devait traduire ses mots un à un. Quand va-t-il se décider à faire quelque chose, prendre son téléphone, donner des ordres ?

Oui à son âge, reprend le flic imperméable à son irritation. Ça arrive plus souvent qu'on le croit. Sur les 50000 disparitions signalées chaque année, 45000 sont des fugues, c'est vous dire. Et il n'y a pas que des ados, je vous assure. Ni que des Alzheimer. Et votre mari – il s'autorise un petit rire – n'est ni l'un ni l'autre. Si ça se trouve, il est déjà rentré chez vous. Ah, vous avez déjà... Bon, eh bien il est peut-être sur la route.

Le ton du flic devient carrément jovial et le soupçon qu'elle est tombée sur le plus nul du commissariat croît et embellit. La colère – ou la migraine – restreint son champ visuel. La tête du flic, barbe de trois jours, crâne ras, se trouve au bout d'un tube. Anne plisse les yeux pour accommoder. En vain. Impression d'avoir une longue-vue devant l'œil, mais à l'envers.

Il continue à blablater.

Ou chez un ami. Ou dans la famille. Et demain matin, vous allez le voir rappliquer avec un bouquet de fleurs.

Les hôpitaux ? Une enquête ? Il tapote son crayon sur le bureau, c'est comme s'il attaquait la paroi crânienne d'Anne avec un marteau-piqueur.

Dans un cas comme celui-ci – je veux dire celui d'une personne majeure, et en l'absence d'éléments suspects – on attend un peu. Histoire de voir si tout

ne rentre pas dans l'ordre spontanément. D'ailleurs, pour les hôpitaux, à cette heure-ci... il tord sa bouche en une moue dubitative.

Toutes les excuses pour ne rien faire, se dit Anne.

Il est donc urgent d'attendre, si j'ose dire. Et à nouveau le petit sourire complice qui porte l'exaspération d'Anne à son apogée. Pour l'instant, je vais prendre votre déclaration, faire ce qu'on appelle une main courante. Pour prendre date, si vous préférez.

Anne ne préfère pas. Elle serre les dents même si ça se répercute dans son crâne douloureux et se tait, anéantie par ce mélange de condescendance et d'incompétence.

Le type s'est retourné vers le clavier, il tape à toute vitesse, avec tous les doigts, en marmonnant. Il se penche vers l'imprimante qui crache une feuille de papier, la parcourt et la lui tend.

Voilà, vérifiez je vous prie. Si demain, vous n'avez toujours aucune nouvelle, il sera temps de revenir nous voir. Ou nos collègues du commissariat de votre domicile, si cela vous est plus commode.

Vous signalerez sa disparition de façon officielle. S'il existe des éléments qui laissent entendre que sa disparition n'a pas de caractère volontaire, l'enquête sera prise en charge par la BRDP, la Brigade de Répression de la Délinquance contre la Personne. Tenez, signez là, s'il vous plaît.

Un concentré d'arrogance, de stupidité et d'inefficacité bureaucratique. Anne est sûre maintenant de le haïr, une haine pure, cristallisée en un bloc dur comme un diamant, qui flamboie et rayonne.

Mais je vous le répète, il y a toutes les chances pour que tout rentre dans l'ordre d'ici là.

*Un seul être*

Elle signe, plaque le stylo sur le bureau, se lève et quitte la pièce avant de laisser libre cours à sa rage, d'enjamber le bureau, de se jeter sur lui et de le tuer. À mains nues.

Elle sort du commissariat, remonte le trottoir, traverse les Champs-Élysées en direction des arbres d'en-face. Il fait encore plus froid que tout à l'heure, tant mieux. Le froid lui fait du bien, il tient en respect la migraine qui va exploser d'une minute à l'autre.

Retrouver ses esprits. Inventer quelque chose d'intelligent pour mettre fin à ce cauchemar.

Les lumières des Champs transpercent sa rétine, la couronne crépitante de l'aura dans son œil droit occulte une partie du paysage, le trottoir ondule, la nausée la soulève, elle court et atteint la poubelle du parc juste à temps.

Cramponnée au bord rouillé de la poubelle, elle attend que les spasmes se calment, s'écroule sur un banc, soulagée malgré le goût âcre entre ses dents. Elle s'allonge avec précaution, glisse sous sa tête le manteau de Christian, regarde les nuages noirs sur le ciel noir et respire l'air glacé en attendant que ralentissent les battements de son cœur.

Quelque chose d'intelligent, trouver quelque chose d'intelligent. Appeler à l'aide, par exemple. Il est presque deux heures du matin. Qui peut-elle décemment réveiller à deux heures de matin ?

Personne. Ni Patricia, sa presque sœur, sa « meilleure des meilleures » depuis le CP, jamais elle ne lui



pardonnera de la réveiller à cette heure-là, une des rares où elle réussit à fermer l'œil. Ni les enfants qui eux aussi dorment. Autant leur laisser une nuit tranquille. Un de leurs amis ? Jean-Yves et Céline sont à Rome, Arnaud le pauvre, sur son lit d'hôpital, c'est hors de question, quant à Inès et Thierry, à deux heures du matin, jamais elle n'osera. Il sera toujours temps demain. Sauf si Christian entre-temps...

Sinon il y a Madame Mère qui prétend ne jamais se coucher avant quatre heures, mais rien que l'idée de l'appeler...

Elle rappelle la maison, écoute la voix de son mari, son ton particulier, mi-cajoleur mi-sarcastique « Vous êtes chez Anne et Christian... malheureusement absents... laisser un message... dès notre retour... » Silence. Bip. Elle raccroche. Et rappelle encore une fois, juste pour entendre sa voix.

Où est Christian pendant qu'elle se gèle sur ce banc ? Que s'est-il passé tout à l'heure à l'entracte ?

Il a croisé quelqu'un et... Non, quand bien même il aurait vu une connaissance, un ami, un confrère, ils se seraient serré la main, il aurait parlé de la voix du nouveau baryton, du chef, des cuivres, il aurait dit : Anne ? Oui elle est avec moi, elle ne va pas tarder.

Anne ferme les yeux, applique sa paume contre sa paupière, c'est frais, ça fait du bien.

Ou alors il s'est souvenu de quelque chose à propos du cabinet, quelque chose d'important, il a voulu envoyer un message tout de suite à son assistante, il s'est écarté du bar...

Ou bien le décor, les tapis rouges, les gens bien habillés, le brouhaha, les bavardages, tout lui a soudain semblé dérisoire, dépourvu de sens, insupportable.

table. Et si ce flic débile avait raison malgré tout, s'il était parti de son plein gré ?

Elle se presse les tempes pendant que les mots ricochent contre les parois de son crâne, lourd piétinement de fantassins harassés, parti/plein-gré, parti/plein-gré, parti/plein-gré. Elle enfonce sa nuque au creux du manteau, respire à fond pour calmer son cœur, résister à la nausée qui monte à nouveau.

Un coup de folie. Il a bu sa coupe d'un trait, il s'est dit ça suffit, je n'en peux plus, je me casse. Elle se représente Christian reposant son verre sur le bar d'un geste calme, déterminé, fendant la foule vers la sortie.

Non, impossible. L'impulsivité du moment, pas son style. Et même s'il avait décidé de... il aurait attendu le lendemain ou un autre jour. Gâcher une fête, lui si attaché aux rituels, aux symboles, il préférerait se tirer une balle.

Anne sursaute, elle est tarée de penser à des trucs pareils. Se tirer une balle ? Et pourquoi pas se jeter dans la Seine ? Faut arrêter avec ces idées glauques. Christian va réapparaître. Ils s'expliqueront. Tout redeviendra limpide.

Elle fera la gueule, nonobstant. Histoire de marquer le coup. De se venger. Elle dira : la peur que tu m'as faite, jamais, tu entends, jamais... Il prendra son air penaud, la lippe à l'envers, ses yeux de cocker, la colère d'Anne s'envolera, elle se blottira dans ses bras, fondue de tendresse.

Un pas traînant s'approche du banc, et avec lui, une odeur de crasse, de merde et de vinasse, puisante malgré le froid. Elle se lève d'un sursaut et se remet à marcher.

La migraine tambourine de la tempe à la mâchoire, vibronne contre l'oreille, grignote la base de la nuque, mais Anne a retrouvé ses facultés visuelles, elle peut marcher.

Elle remonte les Champs-Élysées dans une débauche de lumières crues. Scrute les visages des passants. Tant de gens sur ce trottoir mais aucune trace de Christian. Des fêtards à l'allure de nantis, des touristes éméchés, tous des gens joyeux, qui sortent des restaurants, des bars, parlent haut et fort, dans toutes les langues, hèlent des taxis, tapent des pieds par terre, soufflent dans leurs mains, remontent le col de leurs manteaux.

Le manteau... le manteau de Christian, elle l'a laissé sur le banc !

Elle pivote, dévale l'avenue à toute allure, traverse les rues sans faire attention aux voitures, cavale au maximum de ses capacités physiques et pulmonaires. Sûr et certain que le clodo s'est emparé du manteau de son mari, si doux, si chaud.

Mais non. Il est là, plié en tas à la tête du banc. Suffocante, en quête de son souffle égaré plus haut dans l'avenue, elle s'effondre pour la deuxième fois sur le banc de pierre.

Comment a-t-elle pu oublier son manteau ? Comme s'il n'allait plus en avoir besoin. Comme s'il était... oui c'est ça, comme s'il était mort.

Elle pose le manteau sur ses épaules, par-dessus le sien, remonte le col, respire un effluve de vétiver. Soudain il est là, derrière elle, contre elle, sa grande carcasse, ses cheveux en bataille, ses yeux penchés, ses gros sourcils, son sourire à retardement.

Mais bon sang de bois, où es-tu ? Qu'est-ce qui t'a pris ? Que t'est-il arrivé ?

Elle rappelle à la maison. Sa voix sur le répondeur, à nouveau. Ça suffit, je rentre, décide-t-elle en un sursaut d'énergie, ça ne sert à rien d'errer dans le froid et la nuit. Pas la peine d'attraper la crève, en plus.

Elle revient vers le bord de l'avenue, lève le bras. Un taxi ralentit et s'arrête devant elle instantanément. Première fois dans cette soirée funeste que la chance lui sourit.

Elle fixe sa ceinture de sécurité, se recroqueville dans les profondeurs du siège arrière, défoncé mais moelleux, et ferme les yeux. Il règne dans l'habitacle une odeur d'épices où dominent la cardamome et la cannelle. Au bout de quelques instants, elle prend conscience de l'immobilité du véhicule.

Vous ne démarrez pas ?

J'attends que vous me donniez l'adresse, chère Madame répond le chauffeur avec un accent antillais qui élide le r.

Le taxi l'a laissée en bas du raidillon, à sa demande. Elle le remonte lentement pour retarder le moment d'apercevoir la maison. Elle espère qu'il y aura de la lumière. Christian sera dans la cuisine. En train de boire un café ou une tisane. Lui tournant le dos, le front contre la porte vitrée, et regardant le jardin sous la lune. Il se retournera, lui fera un sourire gêné, menton baissé. Mon Nanou, je vais t'expliquer...

Mais tout est sombre. Y compris la lanterne de la porte d'entrée. L'herbe gelée crisse sous ses pieds quand elle repousse le portail. La serrure de la porte d'entrée résiste, comme tous ces derniers jours, ce doit être le froid, elle est obligée de retirer ses gants pour la déverrouiller.

Il fait chaud dans la maison, ça la réconforte, elle allume toutes les lumières, regarde autour d'elle. *La Quinzaine littéraire* éparpillée sur la table basse. Le mug à moitié plein, aux parois brunies par le thé. Le livre ouvert et posé à l'envers. Un châle sur la rampe d'escalier. Le voyant rouge de la chaîne.

Rien n'a bougé, rien n'a changé. Toujours la même odeur familière.

Regard périscopique sur l'immense cuisine, la pièce à vivre, la pièce-à-tout disait Thomas quand il était petit. La table de couvent en bois massif où Anne

aime écrire. Le panier plein d'oignons et de têtes d'ail, la coupe de fruits, pommes rouges, oranges et kiwis, les magazines et les journaux empilés, la collection d'hippopotames de Mélanie.

Pas de mot sur la table, ni sur le tableau de liège où sont punaisées les pense-bêtes divers. Rien ne lui parle de Christian. Rien ne dit comment il a disparu ni pourquoi. Ni où il est allé. Ni où il est à cet instant précis.

Elle ouvre la porte de son bureau, petite pièce orientée au nord, son rabicoin, comme il dit. Les photos de mer et de voile, au mur. La surface du bureau nette. Les dossiers rangés. Rien ne dépasse.

Elle descend au sous-sol. La porte en bois biseautée par la pente de l'escalier. L'établi de Christian. La clef suspendue à un clou haut placé, hors de portée des mains des jumeaux, à l'époque. Tous les petits tiroirs de maniaque, les outils ceinturés et cloués au mur par des lanières de cuir, les fils électriques enroulés, les pots de graisse, l'odeur de ferraille et de white spirit.

Dans le garage, tout est comme d'habitude, l'éten-doir à linge encombré de slips et de chaussettes, les vélos près de la porte, la table de ping-pong repliée pour l'hiver, le barbecue et les chaises de jardin.

Rien ne manque, sauf... sauf la Scenic. C'est à ce moment qu'Anne réalise qu'elle a *oublié* la voiture près de la salle de concert. Elle perd le nord, rien d'étonnant. Demain, en plus du reste, il faudra retourner à Paris en transports en commun pour la récupérer. Si elle n'est pas déjà partie à la fourrière.

Ou si Christian ne l'a pas prise. Il a les clefs et rien n'empêche d'imaginer... Nouvelle séquence de Christian dévalant le grand escalier du théâtre, claquement

de portière, rugissement de moteur, crissement de pneus. Pour aller où ?

Arrêter la ronde des si, pour ce que ça sert, juste à faire bouillir la tête un peu plus, et augmenter l'en-vie de gerber. Stop. Au lit, tout de suite. Trop fatiguée, trop mal à la tête. Demain est un autre jour. Demain on verra.

Elle attrape la rampe et se hisse vers la chambre, le lit, les draps doux, l'oubli.

Au passage, elle ouvre les portes des chambres des jumeaux. Restées, sur leur demande, dans leur jus. Vestiges d'un temps enfui. Thomas : fanions de scout, maillots de rugby et ses dessins sur la frise qui fait le tour de la chambre. Mélanie : des partitions sur le pupitre, au mur des photos de danse hip hop et le poster de Johnny Depp.

Christian n'est pas caché dans la chambre d'un de ses enfants.

Ça lui fait penser à un album qu'elle racontait aux jumeaux quand ils avaient deux ans : *Où est Spot, mon petit chien* ? Un album avec des couvercles de coffre à soulever, des portes de placard à ouvrir. Est-il sous le tapis ? Nooon hurlaient les enfants, ravis.

Où est Christian, mon petit mari ?

Anne se déshabille, se glisse entre les draps. Trop froid pour s'endormir. Et encore trop mal à la tête. Se relève pour avaler des cachets. Se relève une deuxième fois pour fermer les volets et tirer les rideaux. Une forme de conjuration. Respecter la manie de Christian de dormir volets clos et fenêtre fermée, ça va peut-être le faire revenir.

Toute la nuit, elle rembobine les fils. Christian pliant sa carcasse pour s'asseoir dans la voiture, la fatigue sur le visage. Son refus de prendre le volant. Son sommeil immédiat. Près de l'Alma, elle l'avait secoué, On est bientôt arrivés, mon cœur. L'œil à nouveau pétillant sous les gros sourcils, il lui avait souri. Un sourire franc. Sur le trottoir, il avait pris sa main, avait écarté les pans du manteau pour admirer la nouvelle robe. L'avait fait pivoter, l'avait enlacée et lui avait mordillé l'oreille. Mordille-t-on l'oreille d'une femme qu'on médite de quitter l'heure d'après ?

Toute la nuit, elle revoit les gestes qu'il a eus. Au vestiaire, quand il l'a dépouillée de son manteau, délicatement, comme si c'était un vison. Sa main sur son cou, alors qu'ils gagnaient leurs places, un geste qu'elle aime et il le sait, la chaleur de la paume, le poids de sa main qui l'oblige à tendre le cou, à résister à la caresse. Ses lunettes virevoltantes, tantôt sur le nez, tantôt brandies au bout du poing, alors qu'il commente le programme. Le verre hissé à hauteur d'yeux pour porter un toast à leur amour. Son haussement d'épaules résigné quand elle a annoncé qu'il lui fallait aller aux toilettes.

Toute la nuit, elle s'interroge, comme on s'arrache un ongle. Et si c'était elle, la coupable ? Ou la respon-



sable si on veut. Elle qui aurait fait ou dit quelque chose. Quelque chose de grave, de blessant, d'irréparable, au point qu'il aurait décidé, brutalement et sans réfléchir, que tout était fini. Fini l'opéra, fini l'anniversaire, finie la vie à deux, je ne veux plus de toi, je te répudie, je te laisse, je ne t'aime plus, je te déteste, tu me déçois, tu me dégoûtes. Pas une minute, pas une seconde de plus avec toi. D'ailleurs, quand elle était revenue près du bar, l'absence comme une accusation.

Toute la nuit, elle guette. Le moindre craquement dans la maison la dresse sur son lit, l'oreille tendue, dans l'espoir du grincement de la porte d'entrée, du pas de son mari, du moment de dévaler l'escalier pour se jeter dans ses bras.

Entre deux alertes, entre deux scénarios catastrophe, elle somnole, d'un mauvais sommeil, malmené par les coups de boutoir de la migraine.

Elle finit par sombrer dans une sorte de coma, dont elle émerge avec un goût amer dans la bouche, mais le crâne enfin indolore. Une minute de jubilation avant que l'angoisse la transperce. Elle se jette sur son portable. Ni mail ni texto. Se laisse retomber à plat dos, ferme les yeux, farouchement décidée à se rendormir, à effacer le réel pour encore quelque temps.

Sans succès, évidemment.

Elle se traîne sous une douche brûlante. Boit son thé debout. Derrière la vitre, la pénombre, des lambeaux de brouillard, les troncs des arbres noirs et mouillés. Elle grignote un Wasa, se surprend à le trouver bon, s'en tartine un deuxième, prend conscience qu'elle n'a rien mangé depuis hier midi.

Bientôt sept heures. Le moment d'appeler les enfants. Mélanie pour commencer. Thomas, le temps qu'il arrive de Barcelone, Christian sera peut-être, sera sans doute revenu.

Mélanie dormait, ce qui désagrège son espoir que Christian ait passé la nuit chez leur fille. Ahurie, incrédule, elle lui fait répéter chaque phrase. Anne s'exaspère avant de se rappeler qu'elle a quelques heures d'avance sur sa fille. Des heures à faire tourner en boucle les questions que Mélanie, bien réveillée maintenant, déverse dans son oreille sans respirer. Quoi ? Mais il est où maintenant ? Pourquoi il a rien dit ? Et t'étais où, toi ? Enfin Maaman – Mélanie dit toujours Maaman en traînant sur la première syllabe quand, et ça arrive souvent, sa mère l'énerve – enfin Maaman, comment t'as fait pour ne rien voir ? Agressive comme si elle la tenait pour responsable de l'escamotage de son père adoré.

Anne a eu tort de l'alerter. Elle oublie toujours combien Mélanie peut se montrer épuisante quand elle est stressée. Elle ne lui est d'aucune aide. Partager son angoisse avec elle ne la fait pas diminuer, au contraire.

Mélanie s'adoucît enfin, bafouille quelques mots de réconfort, elle rejoindra Anne dès qu'elle pourra se libérer, après les visites, sauf si son père a réapparu avant.

Tout de suite après, pour en être débarrassée, Anne appelle le lycée, sans réfléchir à ce qu'elle va dire, à ce qu'il convient de dire dans un cas comme celui-ci. Quand l'ignoble Gaignebet répond, elle s'empêtre dans son discours. Non pas vraiment malade. Disons plutôt un souci. D'ordre familial. Juste

un jour. Il n'y a qu'à faire appel à Madame Trevoux, au moins pour l'après-midi. Oui, elle se souvient de la séance pour les TPE de la première 5 le lendemain. Non elle ne fera pas faux bond. Elle raccroche la sueur dans le dos.

Presque immédiatement, le téléphone sonne, Anne se précipite. Ce n'est pas Christian, mais Madame Mère, témoignant, une fois de plus, de sa propension surnaturelle à flairer le malheur. Toutes antennes dehors, elle déploie son efficacité inquisitoriale coutumière, Anne ne tarde pas à rendre les armes. Comment ça, disparu ? Madame Mère se scandalise, c'est à elle que la réalité inflige un affront, c'est à elle que les choses arrivent. Son gendre s'est volatilisé et sa gourde de fille n'a rien vu. Ce n'est pas nouveau, elle ne voit jamais rien. Elle pose deux trois questions pour compléter l'histoire qu'elle racontera cet après-midi à l'évêché et ce soir au bridge avec des airs de victime. Elle vitupère, Qu'as-tu encore fait à cet homme pour qu'il se sauve ainsi ? Conclut de sa voix perforante, C'est insensé, absolument insensé !

Insensé est l'adjectif préféré de ta mère, avait dit Christian, un soir en sortant d'un dîner chez ses parents. Pour tous les cas qui sortent du cadre de la vie telle qu'elle doit être. Selon Sainte Thérèse. Et il avait mimé l'extase, les mains en prière, les yeux levés. Ils avaient ri comme des gamins sous les arcades devant le Sénat. S'en souvenir la fait sourire, puis sangloter, sans transition.

Son portable émet un gazouillis d'oiseau, un texto de Thomas dont la syntaxe soignée témoigne de son trouble : *Mél vient de me dire pour Papa. Histoire de ouf. Je cherche un avion. Te rappelle. Bisous bisous.*

Mélanie l'a devancée. Comment a-t-elle présenté les choses ? Au plus dramatique, c'est sûr. Elle a affolé Thomas. Anne tape *Attends demain, peut-être que Papa...* mais l'appareil pépie à nouveau : *Arrive 15 h 20. Laure vient me chercher à Orly.* Deux autres textos suivent, en rafale : *Mél nous rejoint à la maison, pour la cellule de crise, puis Courage petite mère. On va le retrouver !*

Quel idiot, quel jeune chien fou ! Elle l'appelle, Attends un peu chéri, tu auras l'air malin si Papa... Se heurte à la détermination de Thomas de jouer les chevaliers blancs, et raccroche avec le soupçon – qu'elle se reproche aussitôt – qu'il a saisi le prétexte de rentrer à Paris moins par inquiétude pour son père que par désir de retrouver Laure, sa nouvelle amoureuse.

Bientôt 8 heures, c'est le moment d'aller au commissariat, lancer la procédure dont le flic de cette nuit lui a parlé, mais Anne tergiverse. Aller à la police, c'est officialiser la disparition de son mari, l'inscrire dans le réel, la rendre irréversible. Cesser de croire qu'il va revenir par ses propres moyens. Il pourrait lui en vouloir, lui reprocher de n'avoir pas eu confiance.

Et si elle lui laissait encore une chance, disons jusqu'au début de ses consultations, pour réapparaître ? C'est l'affaire d'une heure. Ce n'est pas ça qui va changer le cours de l'histoire. D'ailleurs, à cette heure, il doit y avoir foule au commissariat, alors attendre ici ou attendre là-bas...

Pour diluer sa mauvaise foi, Anne s'attaque, éponge en main, au plan de travail près de l'évier de la cuisine, de là elle a une vue sur le portail du jardin. Elle soulève la bouilloire, le grille-pain, l'égouttoir à couverts, s'escrime à débusquer la moindre saleté

dans une zone pourtant briquée par madame Fernandez trois fois par semaine.

L'arrivée de Patricia, alertée par Mélanie, interrompt son nettoyage acharné. Son amie l'embrasse, la garde serrée dans ses bras, lui tapote longuement le dos, les épaules. Comme aux enterrements, pense Anne, quand on ne sait pas comment exprimer sa compassion. Et qu'on a la gorge trop serrée pour dire quelque chose sans se mettre à pleurer.

Patricia se fait tout raconter en détail, l'écoute sans l'interrompre, se caressant le lobe de l'oreille comme toujours quand elle se concentre. Elle convient que c'est une histoire abracadabrante. On ne disparaît pas comme ça. Il y a forcément une explication. Une explication simple, même si pour l'instant, c'est à n'y rien comprendre. C'est angoissant bien sûr, mais il ne faut pas laisser galoper son imagination.

Pour la police, elle va accompagner Anne au commissariat. Rien ne sert d'attendre. Plus tôt on commencera l'enquête, plus on se donnera de chances. Tant pis si Christian entre-temps décide de rentrer de lui-même. Ou plutôt tant mieux. Qu'il revienne, c'est tout ce qu'on souhaite, non ? Et Patricia dresse ses doigts croisés en l'air.